

## 3<sup>e</sup> génération : des racines marocaines

Amina a gagné ses galons à force de persévérance.

“On peut être femme, d’origine immigrée et réussir sa vie professionnelle”, assure-t-elle.

**D**u jus d’orange et des pâtisseries fourrées aux amandes et aux fruits secs ornent un plateau disposé sur une petite table, placée devant Amina<sup>(1)</sup>, 27 ans. Jeune femme fluette aux traits délicats d’origine marocaine, elle vient de rentrer de sa journée de travail, quittant tailleur et talons pour enfiler une djellaba et des babouches. “Déjà à l’école secondaire je savais que je voulais très vite travailler. J’avais choisi l’option ‘comptabilité’ et j’étais pressée de travailler dans ce domaine, livre-t-elle d’une voix timide. Mais en cherchant un peu sur Internet, je me suis vite aperçue qu’il fallait connaître les langues et avoir de l’expérience”.

Son certificat de l’enseignement secondaire en poche, elle s’inscrit donc à des cours du soir en néerlandais et en anglais. “Ce qui m’intéressait vraiment pour travailler, c’était l’oral. J’ai suivi des cours dans plusieurs écoles. C’était hyper intéressant”, se rappelle-t-elle. Pendant ce temps, “j’ai fait pas mal de jobs : j’ai travaillé chez un traiteur, où c’était parfois 24 heures d’affilée ; j’ai animé des plaines de jeux pour enfants ; etc.”

Au bout de deux ans, forte d’un solide niveau en langues, Amina postule en tant qu’intérimaire dans une société du secteur du bâtiment. “J’ai eu beaucoup de chance”, estime-t-elle, en évoquant ce premier emploi. “J’ai passé l’entretien d’embauche à 8 h et on m’a appelée à 14 h pour commencer à travailler. J’ai démarré en tant que secrétaire administrative puis on m’a confié la comptabilité”. Visiblement en donnant satisfaction. “Mon patron m’a dit : ‘Si un poste se libère, on te reprendra’. Mais entretemps, j’ai postulé en tant que secrétaire administrative pour un autre boulot, où l’on m’a ensuite confié la comptabilité. Puis, je suis devenue back-office manager pour coordonner l’équipe”. Aujourd’hui, à force d’ambition et de persévérance, Amina occupe un emploi à responsabilité, mais elle est bien consciente que la discrimination à l’embauche demeure une triste réalité. Surtout “pour les garçons issus de l’immigration. Ce n’est pas facile pour eux, malgré les diplômes, les langues qu’ils maîtrisent... Les CV anonymes sont donc une bonne solution. Pour les filles, il n’y a pas de souci”... Sauf quand elles sont voilées...

Amina, elle, ne porte pas le voile “pour l’instant”. “Peut-être que ça viendra avec le temps parce que parfois, en vieillissant, on ressent le besoin de retourner aux sources. Mais pour le moment, je ne le porte pas. D’abord, parce que ce serait difficile au niveau professionnel : dès qu’on voit une femme voilée, on lui demande de le retirer. Et puis, je me sens bien comme ça. Mettre le voile, cela doit venir de soi. Si on ne le porte pas, cela ne veut pas dire qu’on est mauvais ou moins pratiquant.” Cela étant, elle a un avis partagé sur l’interdiction de porter le voile sur certains lieux de travail et dans certaines écoles : “D’un côté, je comprends parce que la Belgique est un pays laïque. De l’autre, on dit qu’il y a quand même une certaine liberté ; or, si on impose [de retirer le voile], il n’y a plus de liberté”.

“Mon frère, qui a 25 ans, et moi avons reçu une éducation ouverte. Nous avons toujours eu la possibilité de prendre nos propres décisions. Nous avons pu choisir nos écoles, nos études, ce que nous voulions faire plus tard. C’était la liberté totale”, se félicite la jeune femme.

Ils grandissent entre Bruxelles et Schaerbeek et côtoient des enfants “de toutes les cultures”. “J’ai démarré l’école primaire en néerlandais parce que ma mère est néerlandophone. Puis j’ai continué en français, dans une école à pédagogie Freinet, où je suivais le cours de morale laïque”, raconte Amina. Bien qu’elle soit de confession musulmane, une fois en secondaire, elle veut aussi “connaître les différentes religions”. L’adolescente s’essaie ainsi au cours de religion catholique pendant un an, puis à celui de religion orthodoxe “parce que ma meilleure amie était orthodoxe”, avant de suivre le cours de religion islamique.

Sur les bancs de l’école, elle apprend aussi à confronter sa différence culturelle. “J’ai fait mes secondaires à Woluwe-S-Pierre. C’était très dur parce que j’étais la seule d’origine marocaine en classe. J’avais des bonnes notes et du coup, j’étais critiquée : ‘Ouais, encore la bougnoule qui a des bons points !’. Au départ, c’est difficile. Mais après, on est immunisé et on ne fait plus vraiment attention”.

“En Belgique, je suis une étrangère même si j’y suis née. Et quand je vais au Maroc en été, je suis aussi étrangère parce que c’est ‘Voilà les Belges qui arrivent’. Mais je me sens belge et je considère la Belgique comme mon pays”, affirme Amina. Elle n’a d’ailleurs plus beaucoup de famille au Maroc – “Maman est arrivée en Belgique à l’âge de quatre ans et mes grands-parents vivent ici”. Mais, indique la jeune femme, “on perpétue certaines traditions familiales, on participe à la fête du mouton, on fait le Ramadan... Le Ramadan est un choix. Il semble que cela soit bon pour la santé et que cela lave le corps des impuretés. Au-delà, c’est chouette parce que c’est toute une ambiance, chaleureuse, pendant un mois”.

Pourtant, “si on me proposait d’aller vivre au Maroc demain, je n’y retournerais pas, déclare-t-elle sans ambages. Je suis née ici et je sens bien que la mentalité est différente au Maroc. Il n’y a pas la même ouverture d’esprit, pas les mêmes conditions de vie. Je ne veux pas mettre tout le monde dans le même sac : il y a certaines villes où les Marocains sont très ouverts, mais moi, je viens du nord du Maroc (Tanger, Tétouan) et non... Peut-être est-ce parce qu’ils vivent une situation difficile que je les trouve plus agressifs. En tout cas, il faut être courageux pour aller vivre là-bas”.

Il y a deux ans, Amina a épousé un “Marocain d’ici”. “Encore une fois, avec un Marocain de là-bas, ça n’aurait peut-être pas collé parce que la mentalité est différente. Mais c’était un hasard – je l’ai rencontré dans le cadre d’un job d’étudiant. Je n’ai pas vraiment cherché à ce qu’il soit marocain, belge ou turc. C’est le destin.”

Femme, musulmane, aux racines marocaines, Amina se sent tout à fait intégrée. “Dans mon quartier, par exemple, nous avons pas mal de voisins belges et cela se passe très bien. Je ne ressens pas de rejet, assure-t-elle. Je pense que nous devons être un peu plus ouverts par rapport à tous ces Belges qui ont du mal avec l’immigration parce que finalement, c’est quand même chez eux. C’est donc à nous d’être un peu plus compréhensifs. Même si nous avons la nationalité belge, nous resterons toujours étrangers. Je ne sais pas si c’est parce que nous sommes typés, mais de toute façon, on fera toujours la différence. Et ça, c’est quelque chose qu’on ne peut pas changer.”

Quant à l’arrivée des nouveaux migrants, elle juge “le système [belge] très mal fait” parce que “je ne trouve pas juste qu’une Marocaine de mon âge arrive ici sans qu’on ne lui impose ni études ni travail et puis qu’elle touche le CPAS pendant 20 ans”. Amina estime dès lors qu’“il faudrait accorder aux nouveaux venus un document d’essai : s’ils s’intègrent vraiment, ont la volonté d’apprendre le français ou le néerlandais, de travailler ou de se mêler au milieu actif, alors, il faut leur donner une chance. Mais venir juste pour avoir une situation comme il y en a de plus en plus qui le font, non. De même, je comprends que l’on restreigne le regroupement familial parce qu’il y a pas mal d’abus chez les jeunes”.

Amina n’en porte pas moins un regard positif sur l’immigration : “Tout le monde a des compétences à faire valoir. Le mélange de cultures, de religions est une richesse. Il ne faut donc pas voir cela comme une peur pour l’avenir”.

→ (1) Prénom d’emprunt. Amina n’a également pas souhaité être prise en photo à visage découvert.



# Amina, 27 ans, manager